

être écolier au collège me semblait à peu près du bonheur. Mais au désir d'apprendre davantage que je devais, en grande partie, à quelques livres qui m'étaient tombés sous la main, se joignait le goût pour l'habit bleu, uniforme des écoliers du collège, leurs jeux, les promenades en corps, etc. Cependant, ce désir ardent d'entrer au collège auquel mes parents qui demeuraient loin de la ville, n'avait pu se conformer, parce que payer pour moi une pension eût été une chose à peu près au-dessus de leurs moyens, ce désir ardent, dis-je, s'éteignit peu à peu ; tellement qu'à quelque temps de là, mon père m'ayant demandé si je désirais encore d'aller au collège, je lui donnai à entendre que je trouvais le chemin trop long, sans m'informer s'il avait l'intention de me l'accourir. Un peu plus tard, étant chez un oncle, et ne pensant plus au collège, il me tomba sous la main un tôme des journaux de Trévoux. On sait que ces journaux contenaient des extraits et la critique des différents ouvrages qui se publiaient alors. Je lus tout ce que je pus ou *crus* pouvoir comprendre dans ce volume, avec une avidité et un plaisir presque indiscibles. La lecture d'un autre tôme des mêmes journaux me fit éprouver les mêmes sensations. Alors renaquit tout mon premier penchant pour l'étude, mais sans aucun mélange de motifs étrangers. Ce n'était plus ni le surplis, ni la ceinture qui me charmait ; c'était le savoir, uniquement le savoir dans l'intention pour tant d'en faire, quand je l'aurais acquis, un usage convenable. Il me semblait que je ne parvenais pas à me mettre au fait des sciences dont il